

La mission intégrale et la communauté, Thoune 2012

Quelques réflexions pour un document stratégique

Silvain Dupertuis, 14 janvier 2013

Table des matières

Introduction.....	1
La mission intégrale.....	2
Une dichotomie historique.....	2
Un tournant à partir de Lausanne 1974.....	2
Un pas décisif de plus avec le Défi Michée.....	3
Une lecture renouvelée de la Bible.....	3
Une mission... intégrale.....	3
Quelques thèmes marquants.....	4
L'Église locale.....	4
<i>Questions et interpellations</i>	4
La justice et les droits de l'homme.....	4
L'interdépendance plutôt que le partenariat.....	5
<i>La division des Églises accentuée par les interventions étrangères</i>	5
<i>Chacun ne peut pas – et ne doit pas – tout faire</i>	5
<i>Le rôle des autorités politiques</i>	5
<i>La tyrannie des bailleurs de fonds</i>	5
<i>L'obligation morale de coopérer... très largement</i>	5
<i>Non seulement l'interdépendance, mais encore l'amitié authentique</i>	6
<i>Questions et interpellations</i>	6
Et encore.....	6

Introduction

Du 10 au 14 septembre, le Réseau Michée (dont l'action en Suisse a pris le nom de « StopPauvreté 2015) tenait sa 5^e consultation internationale¹ à Thoune, rassemblant plus de 300 acteurs internationaux clés de l'aide au développement en lien avec les Églises évangéliques.

Le Réseau Michée est né d'une rencontre de quelques responsables d'organisations chrétiennes d'entraide et de développement à Kuala Lumpur, reprenant à son compte les réflexions sur la mission intégrale pour élargir la réflexion et la pratique en créant un réseau d'Églises et d'organisations évangéliques.

Dans sa conférence introductive, René Padilla reprend une phrase centrale de la Déclaration du Réseau Michée sur la Mission intégrale (2001) :

La justice et la justification par la foi, l'adoration et l'action politique, le spirituel et le matériel, le changement personnel et le changement structurel, tout cela va de pair. Être, faire et dire, comme vivait Jésus, voilà le cœur de notre tâche intégrale.

Les réflexions qui suivent s'inspirent de la consultation de Thoune, avec la richesse de ses interventions et la force de ses interpellations, et sa manière remarquable d'allier spiritualité profonde et interpellations socio-politiques courageuses, qu'il est impossible de résumer si courtement². Elles reprennent en partie un article publié dans *Vivre* de novembre 2012 et y adjoignent quelques éléments.

1 Conférences précédentes : 1. Oxford, Royaume Uni (2001) : La mission intégrale et les pauvres – 2. Queretero, Mexique (2003) : la mondialisation et les pauvres – 3. Chiang Mai, Thaïlande (2006) : La mission intégrale dans un monde de conflits – 4. Limuru, Kenya (2009) : Gestion de la création et changement climatique.

2 Les interventions les plus significatives devraient être traduites et publiées dans un ouvrage à paraître au cours de l'année 2013

La mission intégrale

La « mission intégrale » : un terme neuf pour qualifier aujourd'hui notre responsabilité de chrétiens dans ce monde. Un terme neuf pour une réalité qui remonte en fait à la mission même de Jésus et au message de l'ensemble de la Bible. C'est au sein de l'Alliance théologique d'Amérique latine, regroupant des théologiens évangéliques dont le bien connu René Padilla, que ce terme est né³. Il s'agit d'une compréhension renouvelée de la mission chrétienne qui englobe la proclamation de l'Évangile par la parole et sa démonstration par notre engagement dans tous les aspects sociaux et politiques de la vie.

Le mot n'est pas dans la Bible, bien entendu... pas plus que ceux de « mission » et d'« évangélisation », qui sont l'héritage d'une histoire « des » missions, dans laquelle la mission chrétienne consistait à quitter l'occident « chrétien », à traverser des frontières pour porter l'Évangile dans des pays « païens ». Comme le relève Vinoth Ramachandra, théologien indien, « ce concept, malgré ses faiblesses, a inspiré des milliers de missionnaires transculturels qui ont écrit quelques-unes des plus belles pages de l'histoire de l'Église. » Mais cette vision réductrice de « la mission » était porteuse de dichotomies néfastes : entre Église d'envoi et Église d'accueil, entre ici et champ missionnaire, entre missionnaires et chrétiens ordinaires, entre vie de l'Église ici et mission au loin.

Une dichotomie historique

Au 19^e siècle et jusqu'au début du 20^e, le mouvement missionnaire était marqué par les mouvements de réveil et la division qui sépare aujourd'hui entre les mouvances évangélique et œcuménique n'existait pas. Le mouvement œcuménique lui-même est né du défi d'accomplir ensemble notre mission d'évangélisation du monde, tel qu'il s'exprimait à la conférence des missions d'Édimbourg en 1910, et c'est dans une belle unité et un grand enthousiasme que les Églises se sont alors donné pour tâche d'« évangéliser le monde dans cette génération ».

Une certaine dichotomie s'est pourtant installée au sein du mouvement évangélique dans le premier quart du 20^e siècle : celle de l'opposition classique entre évangélisation et action sociale, l'évangélisation représentant la tâche prioritaire et spécifique de l'Église. Cette vision des priorités s'est constituée en bonne partie en réaction à l'évolution inverse qui se profilait au sein du mouvement œcuménique.

La Première Guerre mondiale viendra battre en brèche l'idéologie de l'époque du lien entre évangélisation et diffusion de « la » civilisation (occidentale, bien entendu). D'Édimbourg naîtra bientôt le Conseil international des missions (CIM), puis plus tard le Conseil œcuménique des Églises, auquel le CIM sera intégré en 1961. Au cours de cette évolution, les mouvements évangélique et œcuménique prendront des directions divergentes sur divers points, et pour le dire de manière un peu caricaturale, les premiers se préoccupèrent prioritairement de l'annonce de l'Évangile tandis que les seconds mettront l'accent sur l'engagement socio-politique.

Un tournant à partir de Lausanne 1974

Du côté évangélique, la Conférence internationale organisée à Lausanne en 1974 représente un tournant décisif. Marquée par le théologien anglican évangélique John Stott, la Déclaration de Lausanne affirme clairement que « l'évangélisation et l'engagement socio-politique font tous deux partie de notre devoir chrétien » et n'établit plus de lien de priorité entre les deux. Ce point de vue contraste avec la vision traditionnelle évangélique, celle qui s'exprimait par exemple dans une conférence analogue précédente⁴, où Billy Graham affirmait : « Si l'Église revenait à sa tâche principale de proclamer l'Évangile et si les gens se convertissaient à Christ, cela aurait un bien plus grand impact sur les besoins sociaux, moraux et psychologique des gens que n'importe quelle autre action possible » – un point de vue largement présent encore aujourd'hui dans nos Églises.

Avec Lausanne 1974, on remet en valeur l'engagement socio-politique en se basant sur le commandement d'amour, tandis que la mission évangélisatrice est basée sur le « grand commandement missionnaire » de Matthieu 28⁵. Peu avant, le mouvement œcuménique tenait sa conférence de Bangkok (1972) sur le « Salut aujourd'hui », avec une approche holistique qui embrasse aussi bien la dimension

3 Les termes de « mission holistique » et de « mission transformationnelle » sont de la même veine, mais c'est celui de mission intégrale qui s'est finalement imposé.

4 Congrès mondial sur l'évangélisation, Berlin, 1966

5 Thème développé en détails par John Stott dans *Mission chrétienne dans le monde moderne*, Groupes Missionnaires, Lavigny, 1977 – sera réédité en 2013 par le Réseau de missiologie évangélique francophone.

spirituelle et l'engagement socio-politique – marquée par les préoccupations de la décolonisation et la proposition d'un moratoire dans l'envoi d'argent et de missionnaires, perçus comme un prolongement de la domination coloniale. Malgré cette convergence partielle vers une vision holistique de notre mandat missionnaire, les conceptions et les approches restent à cette époque très différentes.

Un pas décisif de plus avec le Défi Michée

De fait, il faudra une génération entière que ce tournant de 1974 prenne un tour plus concret, avec le lancement du Défi Michée en 2001, où les Églises évangéliques s'engagent à l'échelle mondiale dans une action pour la justice et en faveur de tous ceux que la mondialisation laisse sur le côté de la route. Il est significatif que les voix théologiques marquantes ne soient plus alors celle de l'occident nanti, mais celles des pays du Sud – les penseurs latino-américains de la mission intégrale, ainsi que les théologien indiens Vinoth Ramachandra et CB Samuel, notamment.

Cette fois, l'engagement socio-politique est plus clairement et concrètement englobé dans la mission de l'Église aujourd'hui. Et cette responsabilité s'enracine bibliquement non seulement dans le commandement d'amour, mais aussi dans le grand commandement missionnaire.

Une lecture renouvelée de la Bible

Cette vision globale de la mission de l'Église s'enracine en effet dans une lecture renouvelée – et moins sélective ! – de la Bible, et en particulier du « grand commandement missionnaire », le texte chéri de nos réunions missionnaires, Matthieu 28.18-20: « [...] Allez, faites de toutes les nations des disciples [...] », que les anglophones nomment *the Great Commission* – expression qu'on ne peut guère traduire littéralement en français ! V. Ramachandra note d'abord que cette ordre est précédé de la « Grande affirmation » : « Tout pouvoir m'a été donné sur la terre comme au ciel ». Des paroles remarquables venant de celui qui vient d'être condamné à mort comme un criminel, servant d'exemple pour quiconque aurait l'audace de menacer la *pax romana* de l'époque, et une notion de pouvoir qui doit évidemment être comprise à la lumière de cette réalité. Des paroles qui montrent que l'Évangile concerne l'ensemble de la réalité, de notre vie personnelle à la société toute entière et à son rapport à la création.

Cette affirmation est suivie du « Grand commandement missionnaire » : celui de faire des disciples. Car l'accent n'est pas sur le « allez », mais bien sur le « faites des disciples ». C'est ce dernier verbe qui est à l'impératif, et il faudrait en fait traduire « en allant, ... », ou « en chemin, faites des disciples... ». C'est donc bien dans *toutes* nos activités, où qu'elles se situent, que nous sommes en mission. Il n'y pas de différence de nature entre un service comme enseignant dans une école ou médecin dans un cabinet en Suisse et une activité analogue dans un « pays de mission ».

La mission ne se restreint plus au peuple d'Israël, mais s'étend à *tous* les peuples, dans *toutes* les cultures, *tous* les pays – Israël compris – pour les inclure dans la communauté des disciples.

Cette mission englobe enfin tous les aspects de la vie. « Apprenez-leur à garder *tout* ce que je vous ai prescrit », dit Jésus. Il nous faut donc d'abord être des disciples pratiquants... pour pouvoir enseigner cette pratique aux autres. Clairement, ce texte placé tout à la fin de l'Évangile renvoie aux cinq discours de Jésus qui structurent l'évangile, et en particulier le Sermon sur la montagne (Mt 5-7). C'est toute une manière d'être, caractérisée par un style de vie humble, un engagement pour la justice, l'amour des ennemis, à travers laquelle les disciples sont « sel et lumière » dans ce monde.

Une mission... intégrale

C'est cette idée d'une mission qui se situe en *tous* lieux, dans *toutes* nos activités, et dans la mise en pratique de *tout* ce que Jésus nous a enseigné, qui se veut à la base de l'idée de mission *intégrale*. Cet accent sur la globalité de la mission se conclut dans le texte de Matthieu par la promesse du ressuscité : Et voici, je suis avec vous *tous* les jours.

Prendre en compte cette globalité des exigences de l'Évangile – qui mettent en lumière le lien constamment rappelé dans le Premier testament entre respect de Dieu et respect de la justice sociale, représente un défi majeur dans notre monde globalisé d'aujourd'hui. L'annonce de l'Évangile n'a rien perdu de sa pertinence, mais ne nous dispense en rien de notre responsabilité face aux injustices criantes du monde, aux ravages humains et environnementaux d'un développement basé sur le profit, aux conflits qui continuent de déchirer notre monde. Telle est notre mission de chrétiens et d'Églises,

appelés à être pleinement engagées dans les affaires du monde, dans l'humilité et dans l'espérance que nous donnent l'Évangile.

Quelques thèmes marquants

L'Église locale

Dans son introduction, René Padilla affirme avec force que l'agent de Dieu pour la mission intégrale est avant tout l'Église locale, à travers laquelle l'Église universelle devient visible. Mais pour cela, l'Église doit remplir certaines conditions :

1. Un engagement envers Jésus-Christ comme Seigneur de tout (= tout les aspects concrets de la vie) et de tous.
2. Un appel à être disciple par un style de vie missionnaire qui concerne l'Église entière et tous ses membres.
3. Une vision de l'Église comme communauté qui confesse Jésus Christ comme Seigneur et incarne cette confession de foi qui rend visible l'inauguration d'une humanité nouvelle.
4. La pratique de dons et de ministères comme instruments que l'Esprit Saint utilise pour préparer l'Église et ses membres à être les collaborateurs de l'action de Dieu dans le monde.

R. Padilla répète avec insistance qu'être disciples a une toute autre portée que l'adhésion à un contenu religieux. Il s'agit essentiellement d'un style de vie qui reflète l'amour et la justice du Royaume de Dieu, basé sur l'exemple de Jésus dans son amour inconditionnel pour tous, son service dans l'humilité, sa solidarité avec les pauvres, son opposition à toute forme d'hypocrisie.

Il voit dans l'incarnation de Jésus nous seulement la raison première de la mission, mais la manière dont nous sommes appelés à être en mission : « *Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie* » (Jean 20.21). Une mission qui comprend donc la proclamation de la Bonne nouvelle aux pauvres, la libération des opprimés, la réconciliation entre individus et entre groupes.

Questions et interpellations

En tant qu'ONG occidentale, nous pouvons nous trouver dans des situations où nous sommes appelés à travailler d'une manière séparée de l'Église locale, tout en maintenant une solidarité avec l'Église du pays⁶.

Les ONG comme les missions traditionnelles, qui se sont développées sous la forme d'organisations para-ecclésiastiques, ont souvent comme lien avec les Églises de s'en servir comme un réservoir de ressources (en personnes – et en argent pour les Églises des pays du nord). Les réflexions de R. Padilla nous invitent à repenser un lien avec l'Église pour que celle-ci ait sa place centrale dans la mission...

La justice et les droits de l'homme

Vinoth Ramachandra et CB Samuel ont tous deux insisté sur la justice. Avec un discours sans ambages sur le problème des flux financiers induits par le fonctionnement mondialisé de l'économie (le flux d'argent en fuite des pays du sud vers les pays du nord représente des montants 10 fois plus important que le flux des montants de l'aide au développement⁷), ils insistent sur la nécessité de notre engagement dans nos propres pays pour lutter contre ces inégalités structurelles. « Nous voulons plus de justice, pas plus d'aide », déclare CB Samuel – une affirmation qui contraste avec notre satisfaction de voir la Suisse maintenir son aide publique au développement.

La protestation pour les droits de l'homme dans les pays du Sud se heurte au laxisme dont on fait preuve en occident, particulièrement aux États-Unis, sur un certain nombre de crimes de guerres et de justifications de l'usage de la torture. Les chrétiens en occident sont appelés à aider les chrétiens des pays pauvres dans leurs engagements en prenant fait et cause contre ces injustices en occident.

6 C'est le cas au Laos pour le Service Fraternel d'Entraide (<http://www.sfe-laos.org>) dans lequel je suis engagé, où notre action doit être séparée de l'Église pour des raisons essentiellement politiques, mais où un lien de solidarité historique nous lie à l'Église évangélique du pays.

7 V. Ramachandra fournit des données précises à ce sujet. Les paradis fiscaux, qui accueillent l'argent de la corruption, du crime organisé, de l'évasion fiscale et des prix falsifiés, contrôlent environ 21 000 milliards de dollars – plus que le produit intérieur brut combiné du Japon et des États-Unis, et la Banque mondiale estime le flux financier des pays pauvres vers ces paradis à un montant annuel de 500 à 800 milliards de dollars.

L'interdépendance plutôt que le partenariat

Dans son intervention du jeudi, V. Ramachandra a prononcé une conférence remarquable et lancé des interpellations particulièrement incisives, proposant de laisser tomber le terme de partenariat, qui est devenu dans la pratique des ONG et des missions (tant chrétiennes que séculières) une sorte de déguisement pour un paternalisme néocolonial. Il pose courageusement un certain nombre de questions sur le fonctionnement des ONG, des missions et des Églises d'aujourd'hui.

La division des Églises accentuée par les interventions étrangères

« Les Églises du Tiers monde sont fragmentées et profondément divisées, et ces divisions sont accentuées par les interventions étrangères au nom de la “mission globale” », affirme V.R. « On ne peut pas grand chose pour stopper le déluge de livres, de méthodes, de méthodologies pour les groupes de population, de méthodes orientées objectifs, de télé-évangélistes odieux... ».

L'argent et le pouvoir ont une influence majeure sur les relations et conditionnent nos pratiques, et avec la dominance des ressources en provenance des États-Unis, cette tendance va continuer.

Les activités des organisations étrangères risquent de diverter les ressources en personne et en argent de projets et de ministères locaux qui induiraient bien moins de coûts annexes. Et souvent le résultat est que le personnel local est déresponsabilisé.

Chacun ne peut pas – et ne doit pas – tout faire

La notion de mission intégrale est parfois utilisée par telle organisation ou telle Église pour justifier qu'elle doit tout faire. En particulier pour penser que si elle n'évangélise pas directement, elle ne remplit pas sa mission « intégrale ». En réalité, dans les situations de besoin, en particulier lorsque le christianisme a été associé avec la colonisation et le paternalisme, ceux qui apportent une aide pratique ne sont pas les mieux placés pour parler de Jésus-Christ, surtout s'ils représentent le monde riche.

De plus, l'idée de devoir tout faire sous prétexte de « mission intégrale » conduit à des duplications et à de la concurrence bien inutiles.

Le rôle des autorités politiques

Ni les Églises locales ni les ONG chrétiennes ne représentent le principal moyen par lequel Dieu amène la justice dans ce monde, car les gouvernements sont institués par Dieu, et leur rôle fondamental est de maintenir la justice. Il revient donc aux ONG et aux Églises d'encourager les chrétiens à participer à la vie politique pour promouvoir la justice. La manière normale dont l'Église locale influence la société est le travail des chrétiens ordinaires dans tous les secteurs de la société.

On attend souvent des politiciens chrétiens qu'ils défendent les intérêts des Églises, alors que leur mission première est de travailler au bien commun.

Les ONG et les Églises risquent aussi d'encourager involontairement les gouvernements à abdiquer leur responsabilité sociale et à se laisser guider essentiellement par des intérêts corporatifs, en se substituant à eux pour résoudre les problèmes sociaux engendrés par une politique dont les priorités sont inadéquates.

La tyrannie des bailleurs de fonds

V. Ramachandra critique vigoureusement les politiques d'aide orientées par « ce qui se vend » en occident (souvent des actions à court terme... et les parrainages d'enfants) au détriment de l'action de développement à long terme et de la formation des chrétiens locaux.

L'obligation morale de coopérer... très largement

Les membres du Réseau Michée doivent apprendre à partager des ressources entre eux et à réfléchir ensemble à leur stratégie en fonction des situations locales ou nationales. C'est une obligation morale qu'ils ont de faire toutes les recherches nécessaires avec les Églises locales et les ONG ou individus déjà engagés dans le secteur où ils prévoient s'engager avant d'établir une stratégie. Si nous arrivons dans le Sud avec des moyens financiers en invitant les gens à les utiliser pour nos projets, nous trouverons facilement preneur, mais ce sera au détriment de l'intégrité et du témoignage de l'Église.

Dans un contexte multireligieux, la coopération devrait s'étendre non seulement aux agences gouvernementales mais aussi aux organisations sociales religieuses locales, tout en maintenant notre identité et en apportant notre contribution spécifique.

Non seulement l'interdépendance, mais encore l'amitié authentique

V. Ramachandra cite l'appel émouvant de V. S. Azaria à la Conférence missionnaire d'Édimbourg en 2010, qui exprime sa reconnaissance pour l'héroïsme des missionnaires en Inde et leur générosité, dont certains ont donné leur vie pour être brûlés. Mais, disait Azariah, « Nous vous demandons de *l'amour*. Donnez-nous *des amis*. »

L'amitié est basée sur l'égalité et nous rend vulnérables. Les échecs missionnaires sont très souvent dus à un manque d'une réelle amitié avec les gens du pays. Mais ceux qui développent une amitié authentique et savent apprendre des chrétiens de leur pays d'accueil peuvent faire entendre les voix du sud dans les centres du pouvoir en occident et dépasser les perspectives ethnocentriques de la vie et de la théologie telles qu'elles se développent souvent en occident.

Des amis peuvent se parler et se critiquer en vérité. Chercher réellement à développer de telles relations, aussi bien dans les pays d'accueil qu'entre nous, est selon V. Ramachandra un ingrédient essentiel pour l'avenir du Réseau Michée.

Questions et interpellations

- Jusqu'où sommes-nous prêts à **coopérer davantage**, et avec quels moyens
 - ici en Suisse ;
 - dans les pays d'accueil, avec les autres acteurs (autres ONG chrétiennes, ONG laïques, Églises locales, organisations sociales d'autres groupes religieux) ?
- Comment **travailler à l'unité de l'Église** au sein de cette constellation d'Églises divisées qui caractérise le plus souvent les Églises évangéliques ?
- Comment travailler avec l'Église – ou d'autres partenaires – lorsque manque la transparence qui permettrait de travailler dans la confiance réciproque ?
- Comment pouvons-nous nous engager ici contre les injustices structurelles du système mondialisé et qui impactent les pays du sud ?
- Dans quelle mesure pouvons-nous ou devons-nous militer contre les injustices dont nous sommes témoins dans les pays d'accueil – et quand devons-nous au contraire nous taire en tant qu'hôtes en terre étrangère ?⁸

Et encore...

Il faudrait ajouter à ces quelques remarques encore bien d'autres richesses de cette consultation, entre autres :

- la profonde méditation de Ruth Padilla DeBorst sur la souffrance
- les actions pour la réconciliation avec le témoignage de Rhiannon Lloyd (actions dans le nord de la République démocratique du Congo)
- les ateliers autour de la problématique de la transparence et de la corruption
- l'atelier d'Elmer Thiessen⁹ sur la question de l'éthique de l'évangélisation
- le témoignage de Johannes Reimer, communiste converti à l'Évangile

⁸ Cette question m'est inspirée par la situation auquel le SFE au Laos a été confronté récemment après l'expulsion de la directrice d'Helvetas par le Ministère des Affaires étrangères, qui lui reproche d'avoir trop parlé...

⁹ Il est l'auteur d'un livre sur le sujet : *The Ethics of Evangelism*, Paternoster, 2011, dans lequel il veut réhabiliter l'évangélisation face aux critiques contre tout « prosélytisme ».